Magali ANNÉE, *Parménide. Fragments. Poème, précédé de Énoncer le verbe être*. Paris, Vrin, 2012. 1 vol. 11 x 18 cm, 214 p. (BIBLIOTHÈQUE DES TEXTES PHILOSOPHIQUES). Prix : 12 €. ISBN 978-2-7116-2414-0.

De quoi Parménide parle-t-il ? Les commentateurs s'accordent difficilement sur ce point, en sorte de composer des interprétations plus nombreuses que les fragments conservés. Face à ce foisonnement exégétique, M. Année entend apporter « des éléments de compréhension aux textes de ceux qu'on appelle encore "Présocratiques", sans leur appliquer d'emblée une grille conceptuelle » (p. 141). Plutôt qu'une édition ou un commentaire perpétuel, elle propose dès lors une lecture non métaphysique de la problématique de l'être, qui obéit à une perspective « résolument linguistique » et historique. Elle insiste sur l'institution du verbe *être* en tant que terme holosémantique et métamorphique, au sens où il recouvre un faisceau de significations destiné à rendre possible le *logos*. Elle développe donc une analyse à la fois grammaticale et poétique, largement fondée sur le fragment B 8 DK. D'une part, elle examine minutieusement la structure grammaticale de ce texte, qui souligne la présence exhaustive des formes du verbe *être*, interroge la composition métrique au service du propos et confère un sens au choix des temps, prépositions ou personnes. En ressort la subtilité linguistique avec laquelle Parménide opère une classification méticuleuse par la fragmentation sémantique de l'*être*, qui révèle son rôle de lien constitutif de la langue. L'omniprésence de ses formes relativise ainsi la portée de la signification qu'on a pu lui attribuer, et en particulier au participe *eon*. Il apparaît avant tout comme l'élément qui structure et organise le discours : il est lui-même le *kosmos* dont parle le poème, cet ordre que manifeste et qui se manifeste à travers le *logos*. D'autre part, M. Année ramène Parménide à son contexte littéraire – la langue archaïque et la poésie didactique : à ce titre, la polysémie appartiendrait à sa langue, donc à la nature même de son être. Ensuite, elle insiste sur le recours à la figure poétique du *boustrophédon*, dans l'idée de montrer que tout part de l'être et y revient. Pour preuve, elle invoque l'image de la sphère appliquée à l'être ou la résurgence de formules, attributs de l'être, aux limites du fragment 8 : *ateleston* (8, 4), *ouk ateleutêton* (8, 32) et *tetelesmenon* (8, 42). L'être se trouve littéralement au centre du discours qui le prend pour objet. Tout se passe comme si Parménide, à l'inverse de l'usage ordinaire qui consent à son omission, voulait souligner, voire instaurer, la nécessité de l'être pour tout énoncé. Que vise dès lors une telle lecture ? À rendre l'*être* à son statut premier, celui d'entité linguistique constitutive : l'*être* appartiendrait à la langue avant d'appartenir à l'ontologie. Et Parménide aurait voulu instituer un nouvel usage du discours, mieux structuré. L'hypothèse s'avère stimulante et engendre des résultats. La démonstration pêche toutefois par quelques faiblesses, qui résultent notamment du choix de ne pas commenter l'ensemble des fragments. Consacrée davantage à examiner le rythme qu'impose l'apparition des attributs de perfection et d'achèvement, elle oublie d'en éclairer la signification, tout comme elle néglige d'analyser ce que pourrait signifier pour un tel être, linguistique, de n'avoir ni génération ni destruction (B 8, 21). Du reste, si l'*être* est lui-même *cosmos*, quelle serait la portée des fragments d'ordre physique, ces restes épars de ce qui formait probablement la partie la plus longue du poème ? Par ailleurs, si inscrire le poète dans son contexte littéraire ouvre à un autre regard, il ne faut cependant pas basculer dans l'extrême inverse et négliger la tradition

philosophique au sein de laquelle il s'inscrit. Parménide vient ainsi après Héraclite qui, s'il s'attachait également au *logos*, s'était déjà interrogé sur l'*être* compris dans son lien (ontologique) au devenir (« nous sommes et nous ne sommes pas » ; B 49a DK). De plus, si M. Année admet l'existence d'une école d'Élée (p. 41, n. 1 ; elle paraît néanmoins ignorer que son origine chez Xénophane est désormais contestée), dans le cadre de son interprétation linguistique, comment comprendre la filiation avec Zénon et Mélissos, pour qui l'être ne se limite pas à une affaire de discours mais témoigne d'une prégnance ontologique indubitable ? S'ils furent les plus proches disciples de Parménide, comment auraient-ils totalement manqué la finalité linguistique de l'être (à moins de négliger le contexte polémique et de réduire les apories de Zénon à des jeux de langage) ? Enfin, il est difficile de ne pas relever certains excès de la méthode grammaticale telle qu'elle est mise en œuvre. Son entrain à pister le *boustrophédon* mène M. Année à en déceler des traces au-delà du manifeste. Par exemple, « mais l'accusatif *erôta* nous intéresse encore par sa composition syllabique. Si l'on se concentre sur la succession des voyelles de ce mot, *e, ô et a*, on constate qu'elle décrit un parcours (*sic*) très précis, celui de l'ordre alphabétique en sens inverse : à travers ses voyelles lues en *boustrophédon*, la forme linguistique *erôta* indique assez clairement une route, une direction, qui va de *a* à *ô*, pour aboutir à *e* [...] » (p. 139-140 ; cf. p. 76). Si elle souhaite « dés-heideggerianiser » Parménide, il faut admettre que M. Année produit une exégèse qui s'avère parfois tout aussi jargonante. Quant à la bibliographie, qui ne prétend certes pas à l'exhaustivité, le lecteur s'étonnera peut-être de l'absence de l'édition-traduction de M. Conche (*Parménide. Le poème : fragments*, Paris, 1996) ou de celle de D. O'Brien (« Le Poème de Parménide : texte et traduction », suivi de « Essai critique », dans P. Aubenque (éd.), *Études sur Parménide*, t. I, Paris, Vrin, 1987, p. 1-311). En résumé, malgré ses défauts, M. Année ouvre une authentique piste pour la recherche future consacrée à Parménide. Son hypothèse mériterait néanmoins de recevoir quelques compléments.

Marc-Antoine GAVRAY

Anne MERKER, *Une morale pour les mortels. L'éthique de Platon et d'Aristote*. Paris, Les Belles Lettres, 2011. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 407 p. (L'ÂGE D'OR). Prix : 39 €. ISBN 978-2-251-42045-5.

Dès le sous-titre, ce livre révèle sa double originalité (au moins). D'un côté, il se penche sur la philosophie morale grecque classique, un sujet devenu peu ordinaire au cours des dernières décennies dans les publications d'expression française. De l'autre côté, il propose une analyse contrastée de Platon et d'Aristote, un parallèle également rare dans des études qui excèdent la longueur de l'article et ne se concentrent pas sur un point particulier. Merker entend dégager les caractères communs aux éthiques de Platon et d'Aristote, dans l'idée que les bénéfices de la comparaison déploieront une théorie morale toujours pertinente pour le lecteur moderne. À cet égard, elle semble animée par l'intention, aussi louable que délicate, de produire un essai qui soit à la fois une enquête philosophique, une recherche scientifique et une étude accessible à un public large – d'où s'explique l'aspect sélectif de la bibliographie relative à la littérature secondaire et, au reste, le peu d'usage qui en est fait. Dans son analyse, la